Alenka Zupančič

Esthétique du désir, éthique de la jouissance

Théétète
éditions

Préface

L'éclair textuel

Alenka Zupančič est de celles dont on pense, quand on les lit, que leur capacité de décision est à la mesure de leur intelligence. Je veux dire que la pensée, le maniement des concepts, au lieu de la lourdeur pleine de précautions qu'on y associe d'ordinaire, captent l'urgence de l'action, opèrent dans un climat de presse et de foudre. Ah ! Ce n'est certes pas la féminité comme tendresse ou repentir, comme douceur, comme harmonie. C'est plutôt, portée au subtil comble de la rigueur, une terrible impatience du réel, et le désir presque furieux qu'advienne enfin autre chose que ce qu'il y a.

Le rapport d'Alenka Zupančič au cours des choses est celui de qui en veut plus que tout la coupure inassignable, l'instant de vérité. Comme un électricien qui cherche dans le noir où est l'interrupteur, Alenka Zupančič cherche dans les œuvres de l'art et de la pensée, non tant l'évidence de l'éclaircie, le calme disposé des lumières, l'architecture visible, que l'endroit secret où, comme qui fait pivoter une statue de plusieurs tonnes par une pression de la main sur un endroit précis de son gros orteil, on accède, par l'infime soulignement d'un mot, aux abîmes impérieux et aussitôt évanouis de l'énorme réel.

Vous n'aviez pas lu, non, vous n'étiez que dans la surface apaisante des œuvres, et tous ces personnages de théâtre ou de prose, vous ne les fréquentiez que selon leur psychologie fine et ins-

tructive. Alenka Zupančič vient, et voici qu'elle branche tout cela sur la machine à penser qu'elle a construite avec des morceaux de Lacan, des artifices kantiens, un vouloir politique acharné et clandestin : tout se métamorphose. Une sorte de drame inaperçu se surimpose à la lecture ordinaire. Des répliques connues s'enflamment, d'autres, pour vous insignifiantes, se mettent à briller dans l'ombre où vous les teniez. Dans les draperies de l'écriture, l'orage du réel éclate et s'évanouit. Vous avez vu l'éclair, c'est certain, même s'il n'est là qu'autant qu'il a disparu.

Et ce n'est pas qu'elle nous propose des interprétations, ou je ne sais quelle psychanalyse appliquée. Non. Comme toute "l'école slovène", dont il faut faire connaître mondialement l'importance, qui a combiné, selon une chimie aussi improbable que féconde, l'héritage de la dialectique marxiste à une lecture singulière de Kant et aux concepts de Lacan, Alenka Zupančič oppose l'acte à l'interprétation, l'opération à la glose. Son traitement des œuvres d'art – et je m'y reconnais tout à fait, moi qui en nomme "inesthétique" le paradoxe – vise à produire un effet de pensée où sont indiscernables les ressorts de l'œuvre et les déplacements par lesquels une lecture les rend visibles. Aussi bien on dira que les référents artistiques sont incorporés, tels quels, dans une pensée qui inclut leur pensée immanente. Ni interprétés, ni saisis de l'extérieur, ils sont arrimés au réel qu'on fait surgir en eux. Ils sont transis et élucidés par l'éclair qu'y fait jaillir la machine-à-penser d'Alenka Zupančič.

Lisez ces essais, et vous verrez ce dont est capable, en fait d'explosion spirituelle, une bombe d'écriture, si jamais elle rencontre son artificier.

Alain Badiou

Avant-propos

On nous demande souvent de citer les “mots-clés” d’un article, d’une thèse, d’un livre. C’est, peut-on supposer, pour qu’un lecteur potentiel puisse savoir “de quoi ça parle”. Le problème est que, à en croire Lacan, « là où ça parle, ça jouit, et ça sait rien ». Mais si le “ça” ne sait rien, “nous” savons peut-être quand même quelque chose, quitte à ne pas pouvoir en jouir. Livrons-nous donc un peu à ce jeu des mots-clés pour voir de quoi ça parle, ce livre.

Dans une première série (l’universel) figurent la psychanalyse, la philosophie et l’art.

Voilà, semble-t-il, un livre multi et interdisciplinaire. Ce qui est totalement faux, puisque nous parions sur une seule discipline, celle de la pensée. Autrement dit, la psychanalyse, la philosophie et l’art, qui jouent en effet un rôle majeur dans ce livre, ne sont pas là pour apporter chacun(e) son petit savoir spécialisé afin d’éclaircir un problème dans plusieurs de ses aspects. Ils sont là, non pas en tant que “disciplines”, mais dans la mesure où leur visée est bien plus ambitieuse : trouver, créer, formuler, exprimer exhaustivement, sans professer cette “modestie” selon laquelle les vérités articulées par une discipline comportent des lacunes qui pourraient être comblées par le savoir d’une autre discipline. Il n’y a en effet aucune complémentarité entre la philosophie, la psychanalyse et l’art, et aucun sens dans les tentatives de les “concilier”. Lacan se déclare “anti-philosophe”, maints philosophes émettent des réserves à l’endroit de la psychanalyse, les artistes expriment souvent leurs réserves par rapport au discours

analytique aussi bien que par rapport au discours "purement conceptuel" de la philosophie. La guerre, chaude ou froide, entre ces trois discours a souvent plus de puissance créatrice que leur simple "cohabitation" à l'intérieur d'un espace social nettement divisé en chapelles (et il faut bien dire que la pratique interdisciplinaire relève de la logique des chapelles, en cela qu'elle compense ses effets de ségrégation sans pour autant la remettre en cause). Viser à une valeur et à une adresse universelles, risquant ainsi d'empiéter sur le domaine de quiconque a le même genre de prétention, constitue le mode de fonctionnement par excellence de la pensée au sens emphatique du terme. C'est ce que nous appelons la discipline de la pensée : non pas un effort à limiter, restreindre ses prétentions, mais au contraire une capacité à proposer quelque chose de saisissant dans le "sans-limite" de son déploiement. Ce sont des propositions de ce type qui nous intéressent dans cet ouvrage, et qui peuvent conduire à des rencontres précises et souvent très puissantes entre la psychanalyse, la philosophie et l'art. Le seul "inter" de ce livre tient donc au fait qu'il faut être au moins deux pour une rencontre, avec cette condition supplémentaire que les deux ne se complètent pas (*i.e.* ne font pas Un), mais font un bout de chemin ensemble.

Passons maintenant à une deuxième série de mots-clés (le particulier) : le beau, le sublime, le laid, le bien, le mal, la tragédie, la comédie, la forme, la sublimation, l'esthétique, l'éthique, le désir, la jouissance, le réel, la terreur, la pulsion, etc.

Puisque nous sommes au niveau du particulier (c'est-à-dire au niveau des concepts particuliers), la série reste nécessairement inachevée et pourrait se poursuivre jusqu'à ce qu'elle coïncide avec l'intégralité du texte où toutes ces notions sont évoquées pour faire tourner la pensée. Autour de quoi ? De l'effet esthétique de certaines configurations éthiques. D'un lien étrange entre l'éthique et l'art qui apparaît en ce lieu précis où l'œuvre d'art se dégage du champ de la "morale", tout en cherchant à être en elle-même un acte. De la manière dont la sublimation assigne

une valeur à ces "passions" que le principe de réalité et le "bien commun" ne valorisent pas. De l'"éclat des supplices", dans la tragédie et ailleurs. De la manière dont la comédie arrive à nous faire percevoir le réel par le biais d'un montage et comment cette démarche s'apparente à celle de l'amour. Du roman *Les Liaisons dangereuses*, de la dimension éthique du pacte entre la marquise de Merteuil et le vicomte de Valmont, de l'esthétique du désir qui se déploie dans la séduction, par Valmont, de M^me^ de Tourvel. Du *Dom Juan* de Molière, de son incroyance, de la manière dont le motif du repas avec un mort vivant s'y conjugue avec celui des femmes qui "passent à l'acte" avec Dom Juan. Puis encore du rôle que joue la référence à la tragédie dans la conception lacanienne de l'éthique. De cette "condition moderne" au sein de laquelle la passion (dans les deux sens du terme) n'arrive plus à s'articuler dans le pathos proprement tragique et dans son éclat sublime. Des antécédents classiques de cette passion non sublime. De quelques enjeux politiques qui s'imposent par rapport à ce thème. Nous pouvons donc dire que tout cela tourne autour d'un nœud singulier entre l'"éthique" et l'"esthétique", un nœud qui ne serait pas un lien entre deux choses (l'éthique et l'esthétique) déjà déterminées mais, au contraire, le lieu d'où il est possible de procéder à une détermination de ces deux choses. Pour le mieux décrire, il convient de préciser que ce nœud est surtout une pointe, où l'excès d'une passion intervient au sein d'une autre passion et y fait surgir quelque chose.

On en arrive finalement à une troisième série de mots-clés qui, en fait, n'en est pas une (le singulier) : l'amour.

Ici, peut-être touchons-nous au plus près de la question de savoir "de quoi ça parle". Précisons, car cela peut créer un malentendu qu'il faut éviter à tout prix. Nous ne prétendons *aucunement* que l'amour soit le nom dudit nœud entre l'éthique et l'art, ou qu'il puisse servir de dénominateur commun à tous ces propos que nous venons d'évoquer. Il constitue plutôt un second point de départ ou une seconde entrée dans cet ouvrage. Parfois

traité explicitement, parfois intrinsèque au propos (*Les Liaisons dangereuses, Dom Juan*), parfois présent, sans être évoqué, dans les impasses que révèle la réflexion sur le désir et la jouissance, le thème de l'amour se laisse entendre tout au long de cette étude. De sorte qu'il ne serait pas faux de dire qu'il s'agit d'un "traité de l'amour". S'il fallait en effet trouver un seul mot pour dire "de quoi ça parle", formuler le singulier des pages qui suivent, alors l'amour serait ce mot. Dans ce sens précis où l'amour devient la singularité fondatrice d'un discours – et c'est là que le singulier nous renvoie à l'universel – on peut dire que ce texte se situe dans le champ de la psychanalyse.